Ratiéville - Jean-Pierre Blanchard aéronaute

Détail des observations de Mr Blanchard dans son voyage aérien à Rouen le 23 mai 1784

« J'ai cru devoir rendre public le détail de mon deuxième voyage aérien.

Je suis parti des anciennes casernes de Rouen, le dimanche 23 mai à sept heures vingt minutes: le temps était très-beau et presque sans nuages, le vent sud-est, le baromètre à 28 pouces 4 lignes; je me suis lesté de 90 livres, afin de pouvoir, en jetant une partie de ce lest, me mettre d'équilibre dans l'atmosphère, et au moyen de mes ailes me rendre maître de mon ascension. Je me suis élevé d'abord sur la Seine, et dans l'intention où j'étais de diriger ma course vers Versailles, j'ai beaucoup agité mes ailes, mais le vent trop contraire m'a laissé peu d'empire sur lui. A 7 heures 35 minutes 10 secondes, le baromètre était descendu à 19 pouces 8 lignes, et a resté dans cet état jusqu'à 8 heures 5 minutes, où il a remonté à 20 pouces 6 lignes.

à 8 h. 10 m. 2 sec. il était à 21 pouces 2 lignes.

à 8 h. 12 m. 4 sec. .... à 19 pouces 4 lignes.

à 8 h. 15 m. 8 sec à 23 pouces. 4 lignes.

à 8 h. 18 m. 10 sec à 24 pouces.

à 8 h. 19 m. 30 sec. .... à 28 pouces. 3 lignes.

Vous voyez, M. les changements qui se sont opérés dans de petits intervalles; je crois devoir vous dire qu'en montant je n'ai fait les observations que sur ma boussole, afin d'obtenir ma direction que j'ai abandonnée à 7 heures 35 minutes, parce qu'un vent violent contre lequel j'ai combattu longtemps, afin de rester un moment sur la ville, et qui me fit tourner en montant vingt deux fois de suite, me rompit mon gouvernail, qui à la vérité n'avait pas la solidité de mes ailes, ayant été fait à la hâte. Après cette rupture, je ne m'occupai plus que de mon baromètre, de ma boussole, et du moyen de monter et descendre à volonté avec mes ailes.

Je parvins facilement à m'élever très haut sans me débarrasser de mon lest pesant 40 livres que j'avais conservé en partant. Lorsque je ne faisais plus agir mes ailes, la légère draperie qui entourait mon vaisseau, et qui voltigeait par dessus ma tête, m'assurais ma descente, et aussitôt mon baromètre remontoit. A cette même heure, où je ne m'occupais plus que de ces trois dernières choses, le pôle intérieur de mon ballon contre lequel ma tête toucha par hasard en passant d'un bout de mon vaisseau à l'autre, me fit sentir qu'il était très gonflé, et que l'air inflammable s'était raréfié en montant au point d'occuper le vide de la sphère qui était de 300 pieds cubes lors de mon départ: je sentis alors tout le danger qu'il y avait de vouloir s'occuper seul de tant d'objets. Je portai promptement secours à mon ballon qui aurait pu crever, je donnai la liberté à mon appendice qui se trouvait engagé et pressé dans le petit cerceau aussitôt l'air inflammable raréfié s'échappa avec violence et mon ballon fut hors de danger ; je pris alors ma route sur un village qu'on m'a dit s'appeler Isneauville. Dans ce trajet je traversai un petit nuage qui m'a fait peu de sensation, mais entre 8 heures 5 minutes et 8 heures 10 minutes, je passai à travers un autre nuage qui me mouilla beaucoup, il me parut être un brouillard très épais au milieu duquel je ne vis ni le ciel ni la terre. A 8 heures 12 minutes, je quittai ce nuage en montant rapidement. Le soleil

reparut une seconde fois pour moi, mais ses rayons n'empêchèrent pas un grand froid de me saisir, et mon habit tout mouillé commençait à se sentir des effets de la glace; je parcourus dans cette température environ deux lieues dans l'espace de deux minutes, après quoi j'aperçus dans le lointain, bien au dessous de moi, un nuage très épais qui me parut orageux, et je crus aussi apercevoir la mer. Comme je prenais rapidement la route sur ce nuage et sur la mer, et qu'il commençait à être tard, j'imaginai qu'il était prudent de descendre; alors, dans cette intention, j'agitai mes ailes à sens contraire, et sans ouvrir ma soupape. Je parvins à descendre à volonté, je trouvai un petit calme pendant lequel je bus et mangeai, et descendu environ à 1800 pieds de la terre, j'aperçus la campagne la plus brillante, et je crus être sur une plaine de niveau à la ville de Rouen, car j'avais traversé les montagnes sans m'en apercevoir, puisque dès mon élévation sur la rivière tout me parut de niveau, et la ville de Rouen me sembla un petit amas de pierre d'un demi-pied carré ou environ.

Ce fut donc au moyen de la concavité de mes ailes tournées à l'inverse, que je parvins à descendre.

La nature était riante de toutes parts je jouissais d'une satisfaction inexprimable; j'étais souvent tenté d'abandonner mes observations météorologiques pour me livrer au plaisir d'en admirer la beauté. Une superbe forêt qui s'offrait à mes yeux m'engageait presque à planer longtemps dessus, mais les approches de la nuit et les éclairs qui commençaient à paraître sous mes pieds me firent prendre le parti de descendre; alors je rasai la terre environ un quart de lieue, à la hauteur à peu près de cent pieds; au bout de cet espace je la touchai doucement; personne ne se trouva positivement à ma descente, j'étais tranquille dans mon vaisseau, j'écrivais une dernière observation, et en effet je n'avais besoin d'aucun secours; je tirai ma soupape pour me donner de la gravité. Je décrochais mon ballon lorsque plusieurs personnes[1] de la campagne arrivèrent, qui rassurèrent de la fidélité de ma montre à laquelle il était huit heures vingt minutes dix sept secondes, et me nommèrent le lieu de ma descente, être la plaine de Motteville-Claville; distante de quatre lieues et demie du lieu de mon départ ».

(Signé) Blanchard.

Nota. « J'ai omis de dire que des paysans sont accourus armés de fusils, dont l'un m'apercevant en l'air avait surchargé son fusil d'un lingot, dans l'intention de tirer sur mon ballon, imaginant, comme ils me l'ont dit, que c'était quelque animal étranger, et d'autres saisis de frayeur se sont à peine décidés à en approcher ».

(L'Esprit de Journaux Français et Etrangers. Juillet 1784. Tome VII. Pages 372 à 375)

(Journal encyclopédique ou Universel. Année 1784. Tome V. Partie 2. Pages 321 à 324)

Le procès de mon départ fut signé par Messieurs Camus de Poncarré, Premier Président du Parlement ….. ». (Société des amis des monuments rouennais. 1901)

[1] Il fut reçu notamment par Mr Asselin de Crèvecoeur, Mr Marin d'Auvers conseillers au Parlement, Mr Armand Constant Godefroy curé de Ratiéville qui l'invita à diner:

« …. Monsieur Desparquets, Officier des grenadiers royaux, qui était arrivé d'abord m'engagea à descendre chez lui, mais Monsieur Godefroy, curé de Ratiéville faisant observer à Monsieur Desparquets la longueur du chemin pour me rendre, nous pria tous d'accepter son souper, Messieurs les Conseillers nous firent l'honneur de nous accompagner. Je dressai le procès verbal de mon arrivée qui fut signé par Monsieur Marin d'Auvers, Asselin de Crèvecoeur, Desparquets, Messieurs Duquesnay, curé de Claville, Godefroy, curé de Ratiéville, Portier chirurgien et Charles Thirel, sindic de Ratiéville.